



LA CARTA DE L'ABAU

ASSOCIATION BIGORRE ARGENTINE URUGUAY

Édito

Le 25 mai 2003, l'ABAU était déclarée en préfecture, cela fait donc depuis 20 ans que des bénévoles, passionnés d'histoire de l'émigration pyrénéenne et de généalogie, s'attachent à faire se rencontrer les descendants des familles dont les liens se sont rompus avec l'exil outre Atlantique d'une partie d'entre elles. Mais près de 170 ans de séparation n'ont pas altéré pour nombre des enfants de ces exilés volontaires la mémoire des lieux où vécurent leurs aïeux. Leur quête va jusqu'à la demande de récupération de la nationalité des courageux migrants.

Mes deux prédécesseurs, Jean Paul Abadie et Simone Arrizabalaga, ont permis à notre association d'acquérir un degré de technicité qui lui est désormais officiellement reconnu, notamment par le service des Archives Départementales qui nous recommande systématiquement auprès des visiteurs étrangers à la recherche de leur famille pyrénéenne.

Les demandes de recherches que nous recevons et les visites de nos cousins d'Amérique témoignent de la vitalité de nos échanges et entretiennent la flamme de nos chercheuses et chercheurs. Elles nous motivent également pour poursuivre la rénovation de notre site internet et en faire un instrument à la disposition des chercheurs et des familles en quête de leurs origines.

Nous fêterons ce vingtième anniversaire par un voyage en Louisiane, autre lieu d'une migration importante des Pyrénéens au XIXème, du 25 mars au 1^{er} avril. L'assemblée générale 2023 sera aussi l'occasion de revenir sur 20 ans d'émotions et de découvertes humaines particulièrement enrichissantes.

Gabriel Reulet.
Président de l'ABAU

Publication gratuite

N°35 31 décembre 2022

La vie de l'association

Visites des descendants de migrants :

Après la parenthèse COVID les visites de nos cousins d'Amérique ont repris.

La réception à Puydarieux, le 12 mars, de **Michaël Navaille**, descendant d'un migrant de La Nouvelle Orléans dont la famille est originaire de Puydarrieux, est l'aboutissement de l'énorme travail d'Andrée Elicegui et Martine Orsini, débuté avec la rencontre de Michaël et Andrée aux archives départementales en 2017. Les recherches, Andrée et Martine les ont concrétisées sur un immense arbre généalogique où les cousins français des différentes branches de la famille Navailh ont pu se situer. Après la réception par le maire de Puydarieux et l'échange des cadeaux, la cousinade s'est prolongée autour d'un succulent repas à l'auberge de Puydarrieux.



Vendredi 22 juillet, Gabriel et Anne Marie Reulet ont accueilli, à Bulan **Augustin Carrère**, descendant d'Antoine Xavier Carrère né à Bulan qui avait émigré en Uruguay en 1857, où il créa un domaine agricole au nord de Montevideo.



Avec l'aide amicale de plusieurs bulanais, Augustin put retrouver avec émotion la maison natale de son ancêtre et celle d'autres membres de sa famille. Augustin est venu sur les routes du Tour de France, disant garder un souvenir inoubliable de ses ascensions à vélo de Peyragudes et Hautacam.



Augustin Carrère devant la maison natale de son ancêtre Antoine-Xavier

Samedi 23 juillet en fin de matinée, l'Association Bigorre Argentine Uruguay (ABAU) recevait dans les locaux de la Mairie de Séméac, **Jan LAPRE**, Louisianaise descendante des familles MONLEZUN de Trie sur Baïse et Abadie d'Aubarède.

Jan, passionnée par l'histoire de sa famille française, cherchait depuis de nombreuses années à retrouver ses cousins pyrénéens. C'est par l'entremise de l'Association Guillaume Mauran que sa quête est parvenue aux chercheurs bénévoles de l'ABAU. C'est ainsi qu'Andrée Elicequi a identifié la famille LAFFORGUE de Bonnemazon qui a émigré à La Nouvelle Orléans où elle s'est alliée à la famille MONLEZUN. Des descendants restés au village ont été trouvés, dont Evelyne Courtade qui a rapidement pris contact avec cette cousine louisianaise qu'elle a accueillie avec plaisir.

Gabriel Reulet, tout en souhaitant la bienvenue à Jan Lapre, souligna l'importance de l'émigration des natifs du canton de Trie vers la Louisiane au milieu du 19^{ème} siècle, souvent pour exercer le métier de boucher à La Nouvelle Orléans. Il remercia Jan pour l'aide qu'elle apporte désormais à l'association dans les recherches des descendants d'émigrants bigourdans en Louisiane. Jan est à l'origine d'un groupe Facebook regroupant tous ceux qui s'intéressent à l'histoire de l'émigration pyrénéenne vers la Louisiane.

Christine Barraud, Adjointe au maire, insista sur l'humanité et la fraternité qui se dégagent de ces échanges et sur la pérennité des liens qui unissent les familles un moment séparées. Elle remit à l'invitée du jour, au nom du maire de Séméac, un échantillon de produits locaux. Jan Lapre, très émue, remercia l'association et la mairie de Séméac pour leur accueil, en faisant part de son attachement à la langue, à la culture, et au patrimoine français, notamment le Tour de France qu'elle a eu la chance d'apprécier à Carcassonne et à Lourdes.



Mardi 30 août **Edita CLAVERIE**, avec son mari et deux membres de sa famille, faisait escale à Lourdes, au milieu de son voyage en Europe, pour rencontrer sa famille française retrouvée par les chercheurs de l'ABAU.

Dans les années 1880, les arrière-grands-parents, Noël et Jeanne Claverie et leur fils Sylvain, partirent de Gardères, où Noël était forgeron, pour l'Amérique du Sud. Il s'établirent d'abord à Santa Fe près du rio Parana puis se fixèrent dans la province de Salta au pied des Andes. Il y a un an, leurs descendants, Edita et son fils Santiago, contactèrent l'ABAU pour qu'elle les aide à retrouver la trace de leur famille française. Les premières recherches permirent de localiser l'origine de la famille à Gardères. Tout récemment les chercheurs de l'association identifièrent des descendants d'un des frères de Noël Claverie, l'une résidant à Bordeaux et férue de généalogie, l'autre habitant Lourdes. C'est ainsi qu'en présence de quelques membres de l'ABAU. Jean Claude Claverie fit la connaissance avec beaucoup d'émotion de sa cousine Argentine, dont il n'avait jamais entendu parler. Il la conduisit à Gardères avec un arrêt au cimetière sur la tombe des ancêtres et devant la maison familiale ; l'occasion également de communiquer par Whatsapp avec la cousine Bordelaise et Santiago le fils d'Edita.





*Edita et Jean Claude
Claverie devant le château
de Gardères*

Nul doute que l'intégration des arrière-grand-parents d'Edita fut réussie, un des fils d'Edita est député national au parlement de Buenos Aires et la famille compte nombre d'avocats. Désormais les cousins entretiennent des contacts réguliers.

Vendredi 2 septembre **Teresita Dechat** fut reçue avec son mari Jorge à la mairie d'Asté. Cette réception est l'aboutissement de la recherche effectuée par l'ABAU avec l'aide d'Ana Lia Malbos notre correspondante argentine (cf La Carta n°34). Anne Marie et Gabriel Reulet avaient préparé pour l'occasion un arbre généalogique élargi où nombre d'Astéens, invités par M. Broca Maire d'Asté, retrouvèrent leurs aïeux.

Teresita remit à M. Broca, de la part de la municipalité de Yapeyu, une peinture évoquant la fondation, en 1861, de la colonie de Yapeyu, sur le rio Uruguay à la frontière brésilienne, par 14 familles pyrénéennes dont plusieurs d'Asté. Teresita descend de l'une d'elles.



A son tour le Maire d'Asté offrit à notre invitée une photographie du village de ses ancêtres. Cet échange émouvant fit prendre conscience aux participants, que le temps n'avait pas altéré l'attachement des descendants des émigrants à la patrie de leurs aïeux.



Restait une énigme que ni l'ABAU, ni les Astéens amateurs de généalogie n'avaient pu résoudre : qui était Dominique Dechat, deuxième mari de Catherine Lhez dont Teresita descend ? La réponse fut trouvée récemment grâce une nouvelle fois à Ana Lia. Dominique Cha, né à Gerde le 10 avril 1831, habitait Asté avec ses parents. Il est probablement parti en Argentine en 1854 avec le premier convoi du Docteur Brougues (cf article ci dessous) en qualité de domestique de Dominique Pedelhez. Lors du rescencement de Yapeyu de 1869 il est dénomé « Chat » et lors de celui de 1895 il se nomme « Dechat » !

Teresita envisage de revenir prochainement avec ses filles découvrir plus complètement la terre de ses ancêtres.

Recherches familiales

La famille Pailhé de Capvern en Argentine et en Louisiane.

Pierre Pailhé, originaire de Capvern, contacte l'association le 6 juin 2022 car une spécialiste de généalogie du 64 lui a déniché un grand oncle Mathieu émigré en Argentine. Elle a trouvé les traces d'une sœur de celui-ci aux Etats-Unis. Possédant tous les documents attestant de la véracité de ses recherches, il souhaitait faire profiter l'ABAU de son fonds documentaire. Il ajoutait également qu'il tenait à notre disposition un texte retraçant l'histoire de sa famille écrit par sa tante, Jeanne Pailhé.



Après la lecture du texte de Jeanne, notre curiosité s'est trouvée aiguïlée, car il y était question de l'émigration de plusieurs enfants vers l'Argentine et les Etats Unis. Le premier travail fut de remonter l'arbre de la famille (nombreuse) Pailhé de Capvern. Fort de tous les ancêtres depuis 1798, avec les dates de naissances, mariage, décès nous voilà prêts pour les investigations. Ces investigations nous ne les mènerons pas seuls, mais avec l'aide de Ana Lia pour l'Argentine et Jan pour les Etats Unis, aides qui se révéleront fructueuses.

Ce n'était pas seulement Mathieu, en réalité Jean Mathieu, qui avait émigré à Buenos Aires, mais aussi Jean Pierre et François, Louis Auguste, enfin Françoise Valérie émigrée en Louisiane.

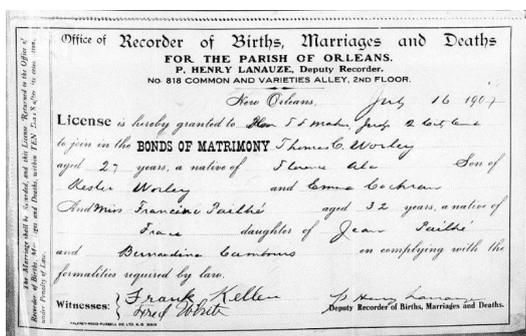
Jean Mathieu, garçon de café quitte Capvern en **1873**. Il se marie à Buenos Aires avec Jeanne Marie Tajan; en **1876** naît son premier enfant le parrain est **François**, frère de Jean Mathieu. François, chapelier, arrive une **deuxième fois au port de Buenos Aires en 1884**, il a 24 ans. **Louis Auguste**, aiguiseur est arrivé au port de Buenos Aires en 1885, il a 17 ans. **Jean Pierre** est arrivé au port de Buenos Aires en avril **1889** sur le navire "Buenos Aires". Il rentrera en France vers 1905 avec toute sa famille sans avoir fait fortune.

Le texte familial rapporte le décès d'Auguste et François par noyade dans le rio de la Plata. Nous n'avons pas pu vérifier cette information.



Jeanne Marie Tajan

Françoise Valérie avait une voix remarquable et fit une carrière d'artiste de music-hall (extrait du texte de Jeanne). Elle arrive à La Nouvelle Orléans le 28 août 1891. Elle se marie le 16 juillet 1907 avec Thomas WORLEY.



A la lecture du certificat de mariage, elle a quelques années de moins et son prénom est modifié, Francine. De ce couple naît une fille Hilda à la Nouvelle Orléans.

Voilà le résultat provisoire des recherches au soir du 10 juin, et tout va s'accélérer.

Jan nous fait parvenir, l'acte de décès de Françoise/Francine Pailhé : elle est décédée à Kansas City (Missouri) le 20 janvier 1966 à l'âge de 94 ans et est identifiée sous la dénomination de Belle Clarkson, mais sa filiation ne laisse aucun doute. « Belle » est très certainement son nom de scène, *la famille possède une magnifique photographie où elle apparaît en robe de scène*(extrait du texte de Jeanne).



Françoise/
Francine/ Belle
Pailhé/Worley/
Clarkson

Jan n'en reste pas là, elle trouve Holy la petite-fille de Françoise /Francine /Belle, vivante. Tout va très vite, trop vite ; nous sommes le 11 juin et en même temps tout se complique. D'après l'arbre généalogique fait par Holy sur Ancestry elle attribue deux épouses successives à Thomas Cochran Worley : Francine Pailhe et Belle Worley Clarkson ? Effectivement les changements de noms, prénoms, date de naissance ne facilitent pas la tâche pour celle qui veut remonter le temps mais il s'agit bien de la même personne. Jan téléphone à Holy le 11 juin, bonne nouvelle celle-ci veut bien communiquer avec la famille française. Pierre et Holy font ainsi connaissance par mails interposés.

Une recherche menée tambour battant qui se concrétise par un rapprochement entre deux familles qui s'ignoraient.



Site abau65 et Bases de Données :

Le site de l'association a été relooké en juin dernier pour le rendre plus attractif. Il comporte un espace adhérent protégé par un mot de passe fourni aux adhérents sur demande de leur part.

Les bases de données : les fichiers des immatriculations au consulat de Buenos Aires ont été vérifiés par Andrée Elicegui et Maryse Puydarrieux. La nouvelle version sera mise en ligne prochainement ainsi que les fichiers des immatriculations au consulats de Cordoba, La Plata, Mendoza, Rosario. Merci à Claude Boj pour sa participation au collectage. D'autre part un répertoire général, permettra de rechercher les migrants par nom ou par commune de naissance avec indication du fichier source.

Histoire de l'émigration en Argentine

L'agence d'émigration du Docteur Brougues (par Gabriel Reulet)

Dans le cadre d'une collaboration avec l'AME (Association pour la Mémoire de l'Émigration) je me suis penché sur le recrutement et les conditions de départ des migrants pyrénéens. Il m'a paru intéressant de synthétiser les divers travaux et études réalisés sur le sujet et notamment sur l'action du Docteur Brougues. Le hasard a fait qu'une descendante de migrants partis d'Asté par l'entremise de l'entreprise d'émigration du Docteur Brougues, contacte l'Association pour en savoir plus sur ses ancêtres pyrénéens, et que par un nouveau hasard l'arrière-arrière-petite-fille du Docteur Brougues contacte également l'association !

Les travaux de Robert Vié et Jeanette Legendre m'ont été d'une aide fort précieuse pour la rédaction de cet article et je tiens à souligner ici la qualité des recherches qu'ils avaient effectuées pour la publication de leur article présenté au colloque international de Serres-Castet en 2002.

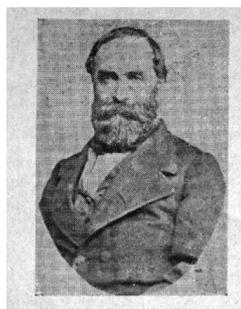
L'émigration vers l'Amérique du Sud dans la première moitié du XIX^e siècle :

L'indépendance du Paraguay (1811) de l'Argentine (1816), du Brésil (1824), de l'Uruguay (1828) modifièrent profondément le processus antérieur du peuplement de L'Amérique du Sud. Progressivement les gouvernements prirent conscience de la nécessité de la mise en valeur de leurs immenses territoires où cohabitaient, plus ou moins pacifiquement, les populations

indigènes, vivant de la chasse, et les gauchos avec leurs immenses troupeaux. La campagne d'éradication des populations indigènes, qui commençaient à se révolter contre les exactions des grands propriétaires terriens, menée par le Général Rosas dans le « campo » argentin dès 1833, avait préparé le terrain pour une nouvelle vague de peuplement européen. La volonté de blanchissement d'une population profondément métissée, clairement affichée dans la Constitution Argentine de 1853, en fut le prolongement.

Le flux migratoire débuta en 1835 en Uruguay à l'initiative du gouvernement qui fit appel à Samuel Lafone, un britannique d'origine française, établi depuis 1825 à Buenos Aires et réfugié depuis 1833 à Montevideo pour échapper à la vindicte de Rosas pour tout ce qui avait un relent français.

Pendant quinze ans, Samuel Lafone organisa l'émigration de nombreux Basques et Béarnais, grâce d'abord à l'entremise d'Adolphe Gustave Bellemare, puis par l'intermédiaire d'un réseau d'agents liés aux compagnies de navigation de Bayonne et Bordeaux. Les migrants s'établissaient principalement en Uruguay, mais certains passaient en Argentine en cachant dans la mesure du possible leurs origines françaises. Le flux migratoire toucha dans une moindre mesure les Hautes Pyrénées, mais cette tendance allait s'inverser grâce à l'action originale d'Auguste Brougues.



Auguste Brougues et l'entreprise d'émigration :

Auguste Brougues, un médecin, fils d'agriculteur, né dans les Hautes-Pyrénées à Caixon, près de Vic-en-Bigorre, le 10 octobre 1810, entreprit le 4 novembre 1850 un voyage d'étude dans les provinces de la Plata.

Après des études secondaires au collège de Vic puis au lycée de Pau, un début de carrière militaire vite avorté, Auguste Brougues entreprend des études de médecine à Paris.



C'est pendant cette période qu'il s'imprègne des idées de Saint Simon et surtout de Charles Fourier, dont la philosophie, basée sur la recherche du bonheur par l'instauration d'une société idéale, est qualifiée de socialisme utopique. La création de phalanstères, sortes d'entreprises agricoles collectives est le moyen pour atteindre ce but. La plupart des tentatives de mise en pratique des théories de Fourier se solderont par des échecs. Auguste Brougues n'exercera la médecine que pendant huit ans, de 1837 à 1845, à Auneau dans l'Eure-et-Loir, village de son épouse Louise Legendre. En 1845 toute la famille rejoint Caixon où il achète, grâce à la fortune de son épouse, un domaine agricole comprenant un château et une dizaine d'hectares qu'il va cultiver, enfin surtout Louise.

Le 4 novembre 1850 il s'embarque à Bordeaux sur le navire *Don Juan* à destination de Montevideo.

A son arrivée, il rencontra Bellemare et Lafone qui, comme à tout nouvel arrivant pyrénéen, proposèrent aide et assistance pour son installation. Mais Auguste Brougues nourrit d'autres desseins : il compte seulement « humer l'air de l'Amérique du Sud ». Il fait également la connaissance de John Le Long, agent consulaire et personnage influent qui entretient des relations de confiance avec les gouverneurs des provinces argentines d'Entre Rios et Corrientes. John Le Long, à la recherche d'un intermédiaire susceptible d'importer des colonies agricoles clés en main, (mission qu'avait refusée Samuel Lafone), pilota Auguste Brougues dans son périple exploratoire, notamment dans les anciennes missions Jésuites, abandonnées depuis 1767. Il lui fournit également la matière pour la rédaction d'un fascicule publié à Montevideo en 1852 : « Le moyen de s'enrichir par la culture du sol en Uruguay ».

Brougues y ajouta son grain de sel, c'est à dire les théories de Fourier sur l'organisation de communautés agricoles permettant à leur membres d'atteindre « le bonheur ». Toutes les parties étaient gagnantes dans cette opération, les colons échappant à la misère, les pays d'accueil qui voyaient leur sol mis en valeur par des paysans expérimentés, et la France qui connaîtrait, notamment dans ses départements pyrénéens, une diminution de la pression démographique du fait de l'exil d'une partie d'une population vouée à une pauvreté endémique.

John Le Long, continuant son rôle d'entremetteur, présenta l'ouvrage d'Auguste Brougues au Général Urquiza, gouverneur de la province d'Entre Rios, qui rapidement proposa à notre Bigourdan d'élaborer un programme de colonisation dans la province voisine de Corrientes dirigée par Juan Pujol, son fidèle compagnon. Le contrat « expérimental » fut signé le 29 janvier 1853 .

Le Docteur Brougues était autorisé à introduire dans la province de Corrientes, sur des terrains appartenant à l'État situés sur les rives du Parana (dans la contrée dénommée Missions), mille familles de cinq personnes (même sans lien de parenté), en majorité mâles et âgées d'au moins dix ans. Toutefois le chef de famille pouvait emmener plus de personnes s'il le souhaitait. Le premier convoi de deux cent familles devait être acheminé dans les deux ans , les suivants dans les dix ans à venir.

Libre de passer avec les colons les conventions qu'il juge convenables, l'entrepreneur serait rémunéré par l'attribution pendant les cinq premières années du tiers des produits réalisés par les colons.

Il était précisé dans le contrat que « chaque famille recevrait trente-trois hectares de bonne terre, aisée à défricher, dont elle deviendrait propriétaire après cinq années d'exploitation et le remboursement des avances. Pour débiter la mise en culture elle serait dotée à titre d'avance restituable, d'une maison en bois, deux juments ou chevaux, huit vaches, deux bœufs, des semences de froment, coton, tabac, maïs et canne à sucre, ainsi que le nécessaire pour subsister jusqu'à la première récolte. Il serait également alloué à la colonie des terrains destinés à l'élevage du bétail.

Avant son départ de Buenos Aires, Brougues revit Samuel Lafone. Ce dernier, au courant du projet porté par Brougues, le mit en garde sur la façon dont se comporteraient certainement ses interlocuteurs argentins, prompts à ne pas tenir leurs engagements, mais il l'assura de son soutien en cas de difficultés et lui offrit même de recourir à son réseau d'agents d'émigration en France pour recruter les candidats à l'aventure sud américaine.

En mai 1853 Brougues est de retour dans les Pyrénées. Il se précipite chez un notaire tarbais, Maître Gey, pour faire enregistrer la convention qu'il a signée.



Ensuite il s'attelle à la rédaction de l'ouvrage « Extinction du paupérisme agricole par la colonisation dans les provinces de la Plata ». Tout en reprenant les éléments de son premier fascicule, il se livre à une analyse poussée des conditions de vie, misérables, des paysans pyrénéens, expose le potentiel qu'offrent les provinces de la Plata à des bras courageux comme le sont ceux de ses compatriotes, et enfin les conditions d'accueil exceptionnelles qui seront faites aux nouveaux venus dans ce jardin d'Eden. Cinq mille exemplaires furent imprimés à Bagnères-de-Bigorre en mars 1854 chez Dossun.



Les journaux locaux, notamment L'Echo des Vallées journal de Bagnères de Bigorre, firent une large publicité à l'ouvrage.

Les convois :

Ne restait plus à Auguste Brougues qu'à trouver les volontaires pour tenter l'aventure. S'appuyant sur les agents de Lafone, il parvint à recruter pour un premier convoi 269 postulants (60 familles). Ceux-ci étaient originaires des Hautes-Pyrénées et de Haute-Garonne, vraisemblablement du Comminges, ainsi que le laisse supposer l'examen du registre des visas de la préfecture de la Gironde. Malheureusement la commune d'origine des partants n'est pas mentionnée, ce qui ne permet pas de retracer les tournées de recrutement de Brougues sur les marchés. Toutefois ont été identifiés dans ce convoi, une famille d'Asté (65) (Jean Marie Pédeilhez, sa femme et ses cinq enfants), un autre habitant d'Asté (65) Dominique Pédelhez et cinq domestiques.

D'autre part Brougues prit soin d'inclure dans le convoi les futurs cadres de la colonie, Pierre Paysse, fondé de pouvoir, Depierris juge de paix, Bernard Verdier instituteur, le père Ducasse, curé de Manciet dans le Gers, le docteur Barbe, médecin. Ces courageux, qui quittaient certainement leur canton pour la première fois, embarquèrent à Bordeaux le 28 octobre 1854 sur le Navire *Lily*, un trois-mâts de trois cent dix-neuf tonneaux, commandé par le capitaine Toulouze. Ayant affaire à des personnes généralement démunies,

Brougues finança l'hébergement et la nourriture pendant les 18 jours d'attente du bateau. La traversée dura cinquante-huit jours jusqu'à Montevideo, mais ensuite rien ne se passa comme prévu par la faute de l'impréparation de l'accueil des migrants par le gouverneur de Corrientes. En effet la *Lily* ne put remonter le fleuve Parana à cause de son tirant d'eau, et les péniches promises n'arrivèrent jamais. Paysse dut louer des barques remorquées par un vapeur brésilien pour arriver à Corrientes, un périple de plus de mille kilomètres. A l'arrivée nouvelle désillusion : le domaine promis à San Miguel n'existe pas ! Après d'âpres discussions entre les responsables de la future colonie, le consul de France et le Gouverneur Pujol, ce dernier expédie les futurs colons à Santa Ana un minuscule territoire, mal équipé en matériel et bêtes de trait où ils constituent la Colonie San Juan.

Fort du succès du premier recrutement, de l'accueil fait aux migrants, attesté par des courriers qu'il fait publier dans *l'écho des vallées*, le journal local, le médecin agent d'émigration, multiplie les appels au départ dans ce même journal, assurant que son entreprise (à la différence des autres!) est sérieuse et tiendra les promesses figurant dans le contrat d'émigration dûment enregistré par un notaire tarbais.

COLONISATION AGRICOLE
DANS
LES PROVINCES DE LA PLATA
(Amérique du Sud).

DIRECTEUR : **M. BROUGNES**, Propriétaire à Caixen (Hautes-Pyrénées).
SOUS-DIRECTEUR : **M. L. FERROU**, à Corrientes.



PREMIÈRE COLONIE.
Dans le territoire des Antiques Missions Jésuitiques (Province de Corrientes)

PREMIER CONVOI.

Agent colonial, M. de Sabather, Juge-de-Paix de la Colonie, M. Depierris, avocat, Curé, M. Ducasse, ex-curé de Manciet (Gers), Mèdein, M. Barbe, de St-Marcel (H.-G.)
Directeur de la douane, M. Ducloux, ex-receveur à Lombes, Instituteur, M. Verdier, ex-professeur au Lycée de Bastia, Lytze de Bastia.

Tous ces fonctionnaires sont partis avec le premier convoi.

DEUXIÈME CONVOI.

Cession de 33 HECTARES DE BONNES TERRES à chaque famille de cinq personnes, avec les avances suivantes faites par le gouvernement de Corrientes : une habitation, 600 kil. de farine, 12 têtes de bétail, 3 hectolitres de froment et 4 de maïs pour ensemençer, graines de coton et de tabac pour semer 1 hectare 1/2, — et 4 lieues carrées de terrain communal pour la Colonie.

La liste sera fermée le 31 décembre prochain.
Le départ du deuxième Convoi aura lieu en janvier prochain.

S'ADRESSER

A Tarbes, à M. Brougues, hôtel Brecau.	A St-Gaudens, à M. Encassee, receveur municipal.
A Bordeaux, à M. Gerioux, rue Michel-Montaigne, n° 2.	A Lombes, à M. Verdier.
A Pau, à M. Sempé, rue Serviez, et à M. Sicard, agent d'assurance.	A Manciet, à M. Arpe.
	A Lannemezan, à M. Verdier d'Avezac.

Il réussit à constituer un deuxième convoi de 340 personnes comprenant 14 habitants d'Asté appartenant à 5 familles différentes. Celui-ci part le 29 novembre 1855 sur le navire *La Cérés*, pour une traversée de 40 jours.



A l'arrivée les colons ne sont pas mieux accueillis que les premiers et lorsque 15 jours plus tard Paysse se présente au port de Montevideo pour les conduire à Corrientes, la moitié a disparu ayant trouvé vraisemblablement un emploi sur place. Arrivés à Corrientes ils errent trois mois dans les alentours avant que le gouverneur ne les envoie finalement rejoindre les premiers arrivants à Santa Ana.

Un troisième convoi de 60 personnes part en septembre 1856 sur le trois mats *La Léonie*. Le 9 novembre le navire jette l'ancre à l'entrée de Montevideo et le capitaine expulse violemment les migrants et leur bagages dans des baleinières. Le consul de France en Uruguay, Martin Maillefer pousse les malheureux pyrénéens à porter plainte contre Brougues. Samuel Lafone, alerté, mit tout en œuvre pour éviter que l'action judiciaire ne prospère, les migrants ayant voyagé à crédit et trouvé déjà un emploi en Uruguay. Enfin un dernier convoi de 155 migrants prend le départ les 30 janvier et 1^{er} février 1857 sur les navires *L'Eugénie* et *Ville de Grenade* (comprenant respectivement 36 et 54 passagers de Brougues). A l'arrivée du *Ville de Grenade* le 24 mars, Payse ayant trois jours de retard pour accueillir les futurs colons, le consul Maillefer s'empresse de les pousser à porter plainte contre Brougues, le qualifiant de fripon avide.

Quant à *l'Eugénie*, elle fit Naufrage à la frontière côtière entre le Brésil et L'Uruguay, et ce n'est que fin juin que des carrioles, chargées de 81 Basques et des 36 clients de Brougues se présentèrent à l'entrée de Montevideo. Une nouvelle action en justice fut intentée par les rescapés tenant pour responsable du naufrage...le Docteur Brougues.

Pour les colons établis à San Juan le voyage n'était pas terminé : en 1861, suite aux affrontements entre les colons et les propriétaires terriens, le gouverneur Pujol décida de disperser la colonie et fit transférer ceux qui le désiraient à Yapeyu sur les bords du rio Uruguay à 400kms de Corrientes. Parmi les 14 familles qui acceptèrent, plusieurs étaient originaires d'Asté. Pierre Dejeanne fut le premier maire du nouvel établissement.



Teresita Dechat, l'une des descendantes de ces vaillants colons est venue en 2022, retrouver la terre de ses ancêtres pyrénéens. La mémoire de cette épopée reste encore vivace sur les bords du rio Uruguay, puisque les habitants de Yapeyu ont élevé un monument rappelant la fondation de la colonie par les 14 familles pyrénéennes.

La fin de l'entreprise du docteur Brougues :

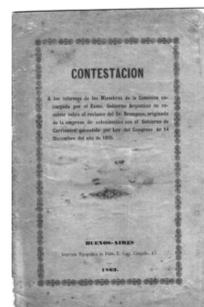
Le naufrage de l'Eugénie fut la goutte d'eau qui fit déborder le vase. En octobre 1857 Brougues, à qui les autorités françaises demandaient d'indemniser les colons, finit par jeter l'éponge, non sans avoir tenté de négocier la vente de son entreprise. Les raisons de l'échec de l'entreprise du Docteur Brougues tiennent à plusieurs causes :

- la nouveauté de la colonisation agricole : Acheminer sur plus de mille kilomètres et installer plusieurs dizaines de familles sur des terrains souvent à défricher n'était pas une mince affaire.

- l'impréparation de l'accueil par le Gouverneur de Corrientes. En effet, au lieu d'acheminer les colons à proximité des îles Nyasereta et Appipé, lieu initialement choisi par Brougues au bord du Parana (200kms en amont de Corrientes), le gouverneur les installa dans une zone déjà occupée par des éleveurs à qui l'on retirait une partie de leur pâturages. Un directeur de la colonie (Sabaté) fut même assassiné à la suite de multiples querelles.

- les tracasseries administratives du gouvernement français : les autorités françaises, aiguillonnées par les notables locaux qui voyaient une main d'œuvre bon marché leur échapper, entravèrent l'entreprise de Brougues, le tenant pour responsable des difficultés survenues dans l'installation des colons en Argentine et s'attachèrent à dissuader les candidats au départ de se lancer dans un périple particulièrement aventureux.

En fin de compte, le Docteur Brougues se rend à Buenos Aires en 1861 pour qu'on lui rende justice.



Grâce à l'intervention de Samuel Lafone et Juan Bautista Alberdi, ambassadeur d'Argentine à Paris et très proche du pouvoir central de Buenos Aires, il est totalement disculpé, par la justice Argentine et indemnisé de son préjudice à hauteur de 75000 pesos. Juan Pujol, le gouverneur de Corrientes, et le Général Urquiza furent déclarés responsables pour n'avoir pas assumé leur part du contrat. Néanmoins, fidèle à ses idées humanistes, le Pyrénéen continua à militer pour la cause migratoire, seule à ses yeux de nature à tirer le paysan européen de la misère. Il se rend à nouveau à Buenos Aires au milieu de l'année 1881. Il présente au président de la République Argentine son nouvel ouvrage, *Bases pour servir aux entreprises de colonisation dans les territoires nationaux de la République Argentine*. S'appuyant sur la loi sur l'immigration et la colonisation votée en 1876, il y propose un projet de colonisation le long d'une ligne de chemin de fer, à construire au milieu des Pampas, entre Villa Mercedes, province de San Luis, et San Antonio en Patagonie.



Documents manuscrits de Brougnes



Toutefois si lui-même ne s'établit pas dans la jeune république, c'est en raison de l'état de santé de son épouse qui ne pouvait supporter la traversée de l'Atlantique.

Cependant cinq de ses huit enfants s'y installèrent ; l'un d'eux Louis Osmin fut un architecte reconnu qui participa à la construction de nombreux immeubles de Buenos Aires et en particulier à une aile de la Casa Rosada, le palais présidentiel. L'arrière-petite-fille de Louis Osmin, Virginia De Gregorio, s'attache à perpétuer le souvenir de son illustre aïeul. Suite à son passage récent dans les Pyrénées elle a pris contact avec l'ABAU à laquelle elle a transmis des documents utilisés pour la rédaction de cet article, en particulier une photo d'Auguste Brougnes extraite d'une publication de 1944, son passeport de 1881 et une courte biographie rédigée par une des filles de Louis Osmin, Berta Brougnes.



Clara Brougnes/De Gregorio autre petite-fille d'Auguste avec ses enfants.

Après avoir participé activement à la vie publique de Caixon, sa commune natale, Auguste Brougnes meurt le 25 juillet 1888 à la suite d'un accident de la circulation en conduisant son attelage.

Conclusion

Il est certain que de multiples zones d'ombre subsistent quant au déroulement de cet épisode de la colonisation de l'Argentine. Les témoignages des colons (cf lettres in fine) sur les conditions de leur installation paraissent de complaisance tant ils sont semblables et de nature à encourager de nouveaux candidats à sauter le pas ou à disculper le docteur Brougnes en bute à des tracasseries administratives en France. Toutefois il ne semble pas y avoir eu de mouvement de retour, les familles, qui n'ont pas rejoint Yapeyu, s'étant dispersées dans les environs ainsi que le relate Alexis Peyret, qui a mené une inspection en 1888 sur de nombreuses implantations de colons en Argentine. Il considère que l'entreprise de Brougnes était fort louable dans son objet de tirer les Pyrénéens de la misère, mais que les difficultés auxquelles il a dû faire face ne pouvaient être surmontées faute d'être sur place pour obliger les autorités argentines à honorer la partie de leur contrat, (lui même, lorsqu'il fut nommé directeur de la colonie de San José dans la province d'Entre Rios tenta d'appliquer les principes d'organisation de Brougnes). Le caractère philanthropique de son action ne semble donc pas devoir être mis en cause même si son projet pouvait paraître utopique à bien des égards.

Son mérite essentiel, c'est d'avoir le premier lancé le mouvement de mise en valeur des immenses territoires de la jeune République Argentine, ouvrant la voie à un peuplement venant du piémont pyrénéen, mais aussi de différentes parties de l'Europe (Suisse, Allemagne, Russie etc.) et qui se poursuivra pendant plusieurs décennies.



Sources Bibliographiques et documentaires :

Auguste Brougues : *Extinction du paupérisme par la colonisation dans les provinces de la Plata* (1854). *Bases pour servir aux entreprises de colonisation dans les territoires nationaux de la République Argentine* (1882).

Alexis Peyret : *Une visite aux colonies de la République Argentine* (1889).

Christiane Pinède : *Revue géographique des Pyrénées et du Sud Ouest : Une tentative d'émigration pyrénéenne organisée en République Argentine,* (1957).

Actes du 1^{er} colloque international de Serres Castet 20/22 octobre 2002 : Alexis Peyret un intellectuel émigrant, du Béarn à l'Argentine: **Jeannette Legendre Robert Vié:** *Le Docteur Brougues et la colonisation agricole en Argentine au milieu du XIX^e siècle.*

Pierre Accoce : *L'émigration des Pyrénéens aux Amériques, Basques, Béarnais, Bigourdans, Gascons* (2018).

Isabelle Tausin-Catellanos : *De l'émigration en Amérique Latine à la crise migratoire : histoire oubliée de la Nouvelle Aquitaine XIXe -XXIe siècle* (2021).

Virginia De Gregorio (arrière arrière petite fille du Docteur Brougues) : Archives familiales.



FIG. 3

La colonisation en Argentine,

d'après la carte dressée en 1883, par A. Brougues.

- 1. Chemins de fer construits. — 2. Chemins de fer en construction.
- 3. Chemin de fer en projet. — 4. Limites des provinces. — 5. Colonies établies. — 6. Colonies à établir.

Rédaction :
Andrée Elicegui,
Martine Orsini,
Anne Marie Reulet
Gabriel Reulet
Mise en page :
Gabriel Reulet



Lettre de Jean Pierre DEJEANE de la Colonie de Saint Jean à son frère à Asté.

parue dans l'Ere Impériale de Tarbes de novembre 1856

*Colonie française de ST- Jean
le 2 août 1856*

Mon cher frère

Je t'adresse ces deux lignes pour te donner de mes nouvelles et te prier de m'en envoyer toi-même. Nous voilà arrivés en Amériques en bonne santé. Partis de Pauilhac le 29 novembre 1855, nous arrivâmes à Montevideo le 12 janvier 1856, après une traversée de 42 jours. La mer ne pas point incommodé; Jeannougue, seule, fut indisposée trois ou quatre jours; depuis, elle s'est très bien portée. Arrivés à Corrientes, on tira au sort les lots des colons; celui qui m'est échu forme une des plus jolies propriétés. Je viens de recevoir le bétail, j'en suis très content, bien que les vaches ici soient un peu sauvages. Ce pays est assez fertile; les semences ne restent que deux ou trois jours en terre avant de germer; c'est un miracle pour nous qui sommes habitués dans nos montagnes à les voir plus longtemps en terre avant de germer. Jeannougue a fait six accouchements qui ont tous bien réussi. Le climat de la colonie a bien convenu à Jeannougue; vous ne la reconnaîtriez pas aujourd'hui; elle a pris un embonpoint méconnaissable.

Ici, avec moins de travail on récolte plus qu'en France. Je suis très content d'être parti, et tous ceux qui comme moi vivent péniblement en France, feront bien de venir ici, au moins en travaillant ils sont sûrs d'avoir du pain. Je plains le pauvre Jacques Dulout de n'être pas parti: il aurait fait ici une fortune rapide: les forgerons gagnent ce qu'ils veulent. Bien des compliments à mon cousin Dejeanne, Paul Lafforgue.

Je te dirai que nous ne faisons pas ici un pas sans monter à cheval. Un cheval qui, en France vaudrait huit cents francs, se vend ici vingt francs.

Je vais ensemençer du maïs, du coton, de la canne à sucre, du tabac, des patates, du mandioca.

Je t'envoie ci joint l'annulation du testament que nous avons fait lorsque nous passâmes l'acte; nos engagements finissent de ce fait.

Ton frère pour la vie

DEJEANE

Lettre de Jean Paul Lafforgue à sa femme d'Asté.

Parue dans l'Ere Impériale de Tarbes de novembre 1856

Colonie Saint Jean 3 août 1856

Ma très chère femme,

Je t'adresse ces quatre lignes pour t'apprendre le résultat de mon voyage. Me voilà enfin arrivé en l'Amérique en bonne santé moi et mes enfants. J'espère que la présente te trouvera de même, ainsi que mon enfant et mon père, frères et sœur. Nous sommes sortis de Pauilhac le 29 novembre; la mer ne nous a point incommodés du tout; nous sommes arrivés à Montevideo en quarante deux jours sur le beau navire La Cérés, composée d'un bon équipage, de braves officiers; nous avons été bien soignés, bien nourris; nous avons enfin fait la traversée la plus heureuse que l'on puisse faire. Nous avons remonté le fleuve Parana, mais là le vent a été souvent contraire; nous avons mis vingt trois jours pour arriver à Corrientes. J'ai eu une bonne concession, je suis voisin de mon gendre, il n'y a qu'un colon de Bernat Debat entre nous. J'ai fait quelques journées en arrivant de Corrientes; j'ai gagné quelque argent. Maintenant j'ai donné le tiers de ma concession à Joseph Nogué, je lui ai donné le tiers du bétail et le tiers de toutes les avances. J'ai fini de bâtir ma maison. Je suis très fâché de ne pouvoir t'envoyer l'argent pour te faire passer. Si mon frère Jacques veut venir ici, et je l'engage fort à venir promptement, et qu'il veuille te faire les avances, il sera remboursé en arrivant ici. Avec une pétition adressée au ministre, mon fils obtiendra le passeport. Je possède trois chevaux, nous n'allons nulle part qu'à cheval; le terrain est magnifique, on récolte deux fois l'an sur le même terrain, soit du maïs, canne à sucre, tabac, patate, mandiaque. Les anciens colons ont ensemençé du froment: c'est une admiration de le voir; s'il vient à une heureuse maturité nous sommes assurés de faire une fortune honnête en peu de temps. Nous travaillons la matinée, le restant de la journée à notre bon plaisir; avec la moitié du travail on récolte beaucoup. On ensemençer et on n'y va que pour récolter. Le gibier est très abondant. J'engage mon frère s'il vient, de se munir d'une douzaine de couteaux de derrière Saint-Vincent, de porter des chaudrons en cuivre; ici on n'en trouve pas avec de l'argent. Je t'engage à faire suivre la poêle et tous les ustensiles de cuisine.

Si ma fille peut venir, il y aura place aussi pour elle; Nous nous nourrissons comme des seigneurs; de la viande à souhait, des poules, de la viande de cochon, du laitage des fruits en abondance. Tu porteras un peu de seigle, de la graine de trèfle et de sainfoin et d'avoine, des choux, des carottes. Tu diras à Antoinette Carraou que je lui fait bien des compliments. L'étoffe des pantalons est ici meilleur marché qu'en France, mais le linge de table tel que serviettes, nappes se vendent à un prix exorbitant. Je finis ma lettre en t'embrassant du fond du cœur.

Lafforgue, ton époux pour la vie.

Lettre de Baptiste PEDELLEZ de la colonie de Saint Jean à sa mère à Asté

parue dans L'Ère Impériale de Tarbes de novembre 1856

Colonie française de Saint Jean, le 3 août 1856

Ma très chère mère,

Je vous adresse ces deux lignes pour vous annoncer le résultat de mon voyage en Amérique.

Me voici enfin rendu en Amérique en bonne santé, ma femme, moi même et mes enfants. J'espère avec la grâce de Dieu que la présente vous trouvera de même.

Nous partîmes de Pauilhac le 29 novembre 1855 sur le navire La Cérés, bâtiment très solide, un bon équipage et de braves officiers. Nous avons fait la traversée de la mer en quarante deux jours; nous fûmes incommodés quatre jours dans le Golfe de Gascogne, mais depuis nous eûmes toujours beau temps et fûmes bien soignés et biens nourris. Nous étions en compagnie de deux prêtres espagnols qui nous dirent la messe tous les dimanches.

Nous sommes très contents d'avoir quitté la France; je désirerais que tous les pauvres de ma commune d'Asté fussent ici, où en travaillant on est sûr d'avoir du pain. Dans ce pays les récoltes sont magnifiques. On y cultive du maïs, du tabac, de la canne à sucre, du coton, des melons, de la mandioca. La mandioca fournit une farine plus excellente que celle du froment.

J'ai rencontré une belle concession, je suis voisin de Baptiste Dejeane et je n'ai entre mon beau-père et moi qu'une autre concession appartenant à un Béarnais.

Je viens de recevoir le bétail comme porte le contrat. On nous a donné 250 fr pour construire notre maison. Je l'ai finie. Le gouverneur de Corrientes nous donne 100 fr par mois à chaque famille pour notre subsistance. Nous avons préféré recevoir de l'argent que de la farine parce que nous achetons ce que bon nous semble. Je possède quatre chevaux dont le moindre vaudrait 600 fr en France. Je monte tous les jours à cheval même pour aller voir mon plus proche voisin. J'ai un domestique pour le seller quand j'en ai besoin. Ici on ne travaille que la matinée; nous passons le restant de la journée en amusements. Ici on récolte deux fois l'année sur le même terrain.

Chère mère, vous me marquerez si mon frère Jean est tombé au sort; s'il est parti je lui désire une parfaite santé, s'il est resté à la maison, je l'engage à venir me trouver par le prochain convoi, ainsi que mes autres frères et sœurs et vous aussi ma tendre mère. J'espère si vous venez vous faire passer une belle vieillesse; Nous ne manquerons de rien qui soit utile aux besoins de la vie. On ne travaille pas la moitié qu'en France le double et plus. Les colons de l'année dernière ont semé du froment; c'est une admiration de le voir; S'il vient à maturité, nous sommes assurés de faire notre fortune en peu de temps. Les cordonniers, les charrons, les menuisiers et surtout les forgerons gagnent de bonnes journées. Je plains le pauvre Dulout (forgeron à Asté) de n'être pas venu avec nous, il aurait fait une fortune rapide; il a mal fait d'écouter ceux qui l'ont mal conseillé.

J'engage mon parrain à venir, qu'il ne regrette pas les misères de la France. Jean Marie Ducos fera bien de venir aussi. Les journées des charrons sont bonnes, une paire de roues se paient 100 francs.

Munissez vous pour la traversée de vinaigre, de sucre, d'oignons, de pommes. Pour l'eau de vie et autres légumes c'est inutile puisqu'on en donne sur le navire. Les fusils de 30 fr se vendent ici 110 fr. j'en ai acheté un qui me coûte une once d'or et il ne vaut pas ceux du pays. Le gibier abonde, il ne faut que sortir à la porte pour en tuer. Les cochons gras coûtent quatre patacons (20 fr). Je possède une assez grande quantité de poules. J'engage ma sœur Jeanne Marie de venir et de ne point regretter la vallée de Campan. Ne vendez pas vos habits de laine, ils sont utiles ici. Pour une veste de cadix les fils du pays vous donnent en échange un cheval qui en France Vaudrait 800 francs. Les gens du pays sont doux, fainéants tant que vous voudrez, ils vivent du revenu de leur bétail. Vous communiquerez ma lettre à M Brougues, je me recommande à lui. Je finis ma lettre en vous embrassant du fond du cœur.

Baptiste Pedellez

A la colonie St Jean province de Corrientes